

Gaston Gallimard

Un nœud papillon, une tête rose et bleu de bon meunier. Pourquoi meunier ? Je n'en sais rien. A cause des très fines pellicules qui brillaient sur le col de la veste du costume toujours sombre ? Je l'imaginai avec des sabots, une ample blouse et regardant calmement ses meules tourner. Un riche meunier, cependant. On lui apportait le grain. Il devenait bon pain sous la croûte blanche de la couverture, galettes de livres, grâce à Maître Gaston. J'ai toujours connu Gaston le même et éternel. On me disait, à la fin de sa vie : « Tu vas voir Gaston ? Il est très fatigué... » J'entrai dans le vaste bureau. Je le trouvais, comme d'habitude, à la fois prodigieusement endormi et éveillé, voix toujours douce et bon sourire. Éternel Gaston. J'ai vu, dans les couloirs et bureaux de l'auguste *NRF*, vieillir les troupes et la garde du patriarche. Paulhan, grande chouette aux gros yeux toujours écarquillés et qui marchait en sautillant curieusement sur les pointes. Aucun contact. Ni avec mon humble personne, ni avec le sol. [...] Il y avait Brice Parain, le nez plongé dans de redoutables manuscrits. « Il connaît le russe... » Jacques Lemarchand, que la fréquentation des théâtres (il assurait une critique théâtrale) et la lecture de quintaux de manuscrits avaient rendu littérairement stérile. Le teint violet, Lemarchand, à force d'ingurgiter des hectolitres de boissons fortes, mais à qui l'alcoolisme donnait une voix profonde, une grave dignité et de beaux yeux bons et bleus. [...] Queneau dans son trou à livres. Camus dans quelque empyrée. Etc. Mais le maître du moulin, le roi de la farine, le grand peseur des blés, c'était, au sommet, Gaston le finaud, le bonasse, le rusé, Gaston-le-Fondateur à qui le Seigneur avait dit : « Gaston, tu es Gaston et, sur cette pierre, je bâtirai la *NRF*. »

— Vous lisez, Gaston ?

— Oui oui, je lis.

— Beaucoup ?

— J'ai beaucoup lu.

Nous parlions d'Untel :

— Ses livres ne se vendent pas.

— C'est normal, vous savez, ils sont très bons. Ce qui est bon peut se vendre. Ce qui est très bon... c'est très difficile. Par exemple, j'aime beaucoup Michaux.

Mais qui le lit ? Et Genet... Entre ce qu'il me coûte et ce que je vends... pas de rapport.

Il était, profondément, « blasé ». Il en avait tant vu passer, dans ses bureaux, des « talents », des « gloires » et des glorieux, des « génies » et des cinglés. « Céline... c'est quelqu'un et c'est un personnage. Il entrait. Il m'injurait. Il gueulait. Il met trop de points de suspension dans ce qu'il fait, maintenant. » [...] Je lui dis : « Gaston, pourquoi n'avez-vous pas écrit vos *Mémoires* ? Pourquoi ne pas les écrire ? - Parce que je ne veux pas ruiner ma maison en disant tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais... (un geste doux). Et puis... bah... » De Malraux, il me dit : « C'est un cabot ! » C'est de notoriété secrète et publique : Gaston déteste Malraux. « Un cabot, un esbroufeur. Il arrive que ça réussisse, vous voyez... » Sur Aragon : « Il n'a aucune personnalité. Voilà la vérité sur Aragon. Il a toujours suivi quelqu'un, Drieu, Breton... ou (petit rire) Staline. J'aimais beaucoup Drieu. Il était généreux. Il n'a écrit aucun livre qui soit achevé mais il était généreux. Il aimait. Malraux, Aragon, ils n'aiment personne. [...] Mauriac avait écrit : "Drieu qui rate tout, même sa mort..." J'espère qu'il réussira la sienne, Mauriac. »

Croquis de mémoire de Jean Cau, Collection La petite vermillon (n° 267), nouvelle édition, La Table Ronde, 2018.